

de ce vol. seulement

11e Année

MAI 1902

No. 1

BX
2162
e236
AI
A613
NS,
1

Nouvelle Série

ANNALES

DU

Très Saint Rosaire

1902-03

ET

CHRONIQUE DU PELERINAGE

DU

SANCTUAIRE DU CAP DE LA MADELEINE

Paraissant le 1er de chaque mois.

Avec l'approbation de l'ordinaire.

Cap de la Madeleine, Que., Canada.

Tome 1er de la Nouvelle Série

De mai 1902 à mai 1903



1902-03



MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue St-Paul

1902

SOMMAIRE, MAI 1902.

Calendrier du Sanctuaire	2
Sainte Solange	3
Conversion d'un vieux soldat	6
A nos abonnés	19
Mois de Marie	21
Le Rosaire	22
Chronique religieuse	22

RETRAITE ET MISSIONS.

Messieurs les curés qui désirent avoir les Missionnaires oblats de Marie Immaculée pour prêcher leurs retraites au missions paroissiales, voudraient bien s'adresser au R. P. Servule Dozois, O. M. I. Eglise St-Pierre, rue Visitation, Montréal. Pour les retraites des Communautés religieuses, au R. P. Jodoin, O. M. I., provincial, Montréal, ou au R. P. Emery, O. M. I., recteur de l'Université, Ottawa.

Si l'on désire faire prêcher un triduum préparatoire à un pèlerinage, on est prié de s'adresser au R. P. Joseph Dozois, O. M. I., supérieur, Cap-de-la-Madeleine.

ABONNEMENT : 50c par année.

Adressez toute correspondance, chèque, mandat postal:

Les Annales du Très Saint Rosaire,

CAP DE LA MADELEINE, QUE., CAN.



Calendrier du Sanctuaire de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.

MAI

1. JEUDI.—SS. Philippe et Jacques, apôtres.
Une indulgence plénière pour les associés du Très Saint Rosaire qui assistent à la procession du Rosaire. Une autre indulgence plénière si l'on communique le même jour.
2. VENDREDI.—S. Athanase, évêque et docteur.
3. SAMEDI.—Invention de la Sainte Croix. S. Alexandre, martyr.
4. DIMANCHE.—V. après Pâques. Sainte Monique, veuve.
Pèlerinage de la Congrégation des hommes de S. Sauveur de Québec.
5. LUNDI.—Les Rogations. N.-D. de la Merci. S. Pie V, pape et confesseur.
Prières publiques et processions faites pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, pour attirer sur les champs la bénédiction du ciel. Chant ou récitation des Litanies des Saints. Indulgence plénière.
6. MARDI.—S. Jean, martyr, devant la Porte latine.
7. MERCREDI.—S. Stanislas, évêque et martyr.
8. JEUDI.—Ascension de N.-S. J.-C. Apparition de S. Michel, archange. Ste Solange.
9. VENDREDI.—S. Grégoire de Nazianze, évêque et docteur.
10. SAMEDI.—S. Antonin, évêque et confesseur.
Indulgences plénières.
11. DIMANCHE.—VI. après Pâques. S. François de Girolamo, confesseur.
12. LUNDI.—SS. Nérée, Achillée et Ste Domitilla.
13. MARDI.—S. Jean-Baptiste de la Salle, confesseur.
14. MERCREDI.—S. Boniface.
15. JEUDI.—Octave de l'Ascension. S. Isidore.
16. VENDREDI.—S. Jean Népomucène.
17. SAMEDI.—Vigile de la Pentecôte. S. Pascal Baylon.
Bénédiction des fonts baptismaux. Jeûne.
18. DIMANCHE.—Pentecôte. S. Andéol.
19. LUNDI.—De l'octave. S. Yves.
20. MARDI.—De l'octave. S. Bernardin de Sienne.
21. MERCREDI.—De l'octave. Ste Julie.
Jeûne. Quatre-Temps.
22. JEUDI.—De l'octave. S. Ausone.
23. VENDREDI.—De l'octave. S. Célestin V.
Jeûne. Quatre-Temps.
24. SAMEDI.—De l'octave. S. Didier.
Jeûne. Quatre-Temps. Fin du temps pascal.
25. DIMANCHE.—Très Sainte Trinité. S. Grégoire VII.
Pèlerinage de Montréal, organisé par les RR. PP. Franciscains.
26. LUNDI.—S. Philippe de Néri.
27. MARDI.—S. Bède le Vénéral.
28. MERCREDI.—S. Augustin, évêque et confesseur, apôtre de l'Angleterre.
29. JEUDI.—Fête-Dieu. S. Maximin.
Indulgence plénière.
30. VENDREDI.—De l'octave. S. Ferdinand.
31. SAMEDI.—Ste Pétronille. Ste Angèle de Mérici.



SAINTE SOLANGE.

Solange naquit près de Bourges, dans la paroisse qui porte aujourd'hui son nom.

A peine âgée de sept ans, ornée de tous les charmes du premier âge et de toutes les grâces de l'innocence, elle crut entendre la voix de Dieu lui disant : " Viens, je t'épouserai éternellement. — Je suis à vous, prenez-moi, Seigneur, " répondit l'enfant.

Elle gardait des moutons dans un endroit appelé encore aujourd'hui *Champ de sainte Solange*, près du bois de Turby, sur les bords d'un charmant ruisseau, le *Ouatier*. Il y avait, à l'extrémité de ce champ, un petit bouquet de buissons et d'arbres, où la pieuse bergère s'était fait une sorte d'oratoire rustique, ombragé par un vieil orme et quelques chênes, et caché aux regards par une haie d'églantiers et de vigne sauvage. C'est là qu'elle se retirait, loin de tout témoin, pour s'entretenir seule à seule avec Dieu. On montre encore la trace du chemin qu'elle suivait pour s'y rendre.

Solange aimait à visiter chaque jour l'église de sa paroisse ; elle communiait très fréquemment ; elle priait ou méditait toujours, " repassant dans son cœur les mystères de la Passion. " Elle prodiguait ses tendres soins aux pauvres, aux malades,

aux affligés; elle convertissait les pécheurs. "Jamais elle n'avait pris part à aucun divertissement public; jamais on ne l'avait aperçue ni aux chants des bardes, ni aux joyeuses réunions de la jeunesse folâtre de son village."

Les anciens écrits nous parlent "des jeûnes, des veilles, des macérations effrayantes qu'elle imposait à son corps innocent." C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si "son pur regard, comme autrefois l'ombre de saint Pierre, faisait des miracles et opérait des guérisons."

Le jour et la nuit, une étoile brillante la précédait, comme pour annoncer la splendeur virginale de la jeune sainte. La modestie rehaussait toutes ses autres vertus. Lorsque, penchée vers l'onde du ruisseau pour laver le linge de sa famille, elle apercevait ses traits angéliques, elle se hâtait, dit-on, de briser ce miroir mobile, de peur d'admirer son visage.

Rainulfe, le fils du comte ou gouverneur du Berry, était aussi alors dans la fleur de la jeunesse, beau, bien fait, plein d'esprit et de vivacité, mais violent, peu maître de ses passions. Dans ses chasses, il vit souvent la ravissante bergère, il lui parla même plusieurs fois; bientôt il s'éprit pour elle de la passion la plus ardente, et forma le projet de l'épouser. A plusieurs reprises il lui fit connaître ses sentiments à son regard. Chaque fois il essuya un refus.

Un jour, la jeune bergère, se croyant seule, commença, pendant qu'elle filait, un chant pur, lent et suave, de cette voix mélodieuse dont les traditions ont conservé le souvenir. Rainulfe, caché dans un buisson, écoutait, ravi d'admiration. Ensuite, sortant de sa retraite, il s'approcha de Solange, et renouvela vainement ses prières et ses offres séduisantes. Il dut encore se retirer, emportant dans son cœur un feu qui le dévorait.

A la fin, ne pouvant plus maîtriser son aveugle passion, il vint, par un jour de mai, à cheval, suivi de son écuyer, trouver aux champs Solange, avec la résolution bien arrêtée de l'obtenir ou de l'enlever. Il commença doucement par la prière, la persuasion, la séduction la plus tendre, les offres les plus magnifiques, pour la gagner à son amour. Solange résista et demeura inébranlable.

Le jeune comte, exaspéré par tant de refus, veut se saisir d'elle par violence: elle fuit. Lui, furieux, s'élance sur son coursier et bondit sur les traces de la pauvre fille, qu'il atteint sans peine. D'un bras dont la colère double la puissance, il l'étreint avec violence, la met sur son cheval et l'emporte au galop, toute frémissante de terreur et fondant en larmes. "Jésus, Jésus, secourez-moi!" répétait-elle sans cesse.

Au moment où il veut franchir la *Gavelle*, qui ne devait être qu'un bras du ruisseau de l'Ouatier, Solange fait soudain un suprême effort; elle s'échappe des bras du ravisseur, glisse à terre et s'enfuit en invoquant Jésus. A cette vue, Rainulfe est saisi d'une rage effrénée: il fond sur la fugitive, tire son glaive, frappe, et la tête si belle de la vierge roule sur le bord de l'Ouatier.

Son sang rougit l'herbe de la prairie et l'onde du ruisseau. Morte, elle prononça encore le nom de Jésus. On dit que le meurtrier se repentit aussitôt, invoqua le premier la sainte martyre, et obtint son pardon.

Solange est la patronne du Berry. On porte ses reliques en procession dans les calamités publiques. Son pèlerinage et sa confrérie ont été enrichis de précieuses indulgences par les souverains Pontifes.

Un Canadien honoré par le Saint-Père.

En date du 8 avril, le *World* de New-York publie en dépêche spéciale une interview avec un Canadien-Français qui est évidemment le juge Routhier.

La dépêche se lit comme suit:

"Un Canadien-Français éminent qui a été reçu en audience privée par le Pape, dit:

"Le Pape a considérablement vieilli, comme il fallait s'y attendre. Son corps est diminué dans des proportions presque incroyables. Mais son intelligence est parfaitement lucide, sa mémoire aussi vive que jamais et sa rapidité de perception surprenante.

"Quand je me nommai, le Pape réfléchissant un instant, observa:

"Je me rappelle parfaitement de vous. Vous étiez ici il y a quatorze ans et Monseigneur — m'a parié de vous en excellents termes. Vous étiez ici avec vos fillettes. Sont elles mariées?"

Sur ma réponse affirmative et sur ce que j'ajoutai que l'une de mes filles, présente à l'audience, avait perdu son mari au commencement de la guerre sud-africaine, le Pape s'écria:

"Ah! cette guerre, c'est ma dernière grande douleur!"

Puis, se tournant vers ma fille, le Pape lui prit la tête entre ses mains, disant avec pitié:

"Ma pauvre petite, je te bénis!"



Notre-Dame des Ermites et la Conversion du vieux Soldat.

Le premier anniversaire du couronnement de l'empereur se passa dans un petit village de Moravie, appelé Austerlitz. A la place de son château des Tuileries, Napoléon avait une pauvre cabane couverte en chaume, exposée à tous vents ; pour illumination, quatre-vingt mille torches improvisées par nos soldats, avec la paille de leurs bivouacs ; pour salutations de fêtes, les acclamations de toute une armée de braves.

Ainsi qu'il faisait toujours la veille de ses grandes batailles, l'empereur, escorté de ses généraux, parcourait les lignes de son armée, jetant sur son passage quelques-unes de ces paroles héroïques, que l'histoire a recueillies, pour les transmettre aux siècles à venir.

Ecoutez.

L'empereur s'est arrêté devant le premier escadron d'un régiment de chasseurs de sa garde ; il a reconnu un des plus vaillants officiers.

— Nous étions ensemble à Marengo, lui dit-il, capitaine de Saint-Eustache ?

— J'y étais, Sire.

— Vous avez pris un drapeau à l'ennemi ?

— Oui, Sire.

— Après avoir eu deux chevaux tués sous vous ?

— Oui, Sire.

— C'est bien, mon brave . . . , la France et moi, nous sommes contents de vous.

— Vive l'Empereur ! reprit l'escadron d'un seul cri.

— Capitaine de Saint-Eustache, ajouta Napoléon, entre la croix que j'ai portée cette nuit, sur ma poitrine, et votre escadron qui demande un chef pour la bataille de demain, choisissez . . .

— La croix, à moi, Sire, répliqua sans hésiter l'officier ; la croix d'honneur au capitaine de Saint-Eustache, pour la bataille des trois empereurs ! Mon grand-père a reçu la croix de saint Louis, le matin même de la bataille de Fontenoy ; il ne l'a

portée qu'un instant. Si, comme lui, je dois mourir en un jour de victoire, encore une fois : Vive l'Empereur !

Quelques heures après, une affreuse canonnade s'engageait sur toute la ligne, et le capitaine de Saint-Eustache s'élançait avec ses braves, à la suite du général Rapp, sur les masses de cavalerie que le grand-duc Constantin jetait sur les carrés d'infanterie du général Drouot.

Le choc fut épouvantable : le sol tremblait sous les pieds des chevaux ; le ciel avait disparu sous une atmosphère de poudre ; c'était comme un duel de cavalerie française à cavalerie russe, où l'on combattait, de part et d'autre, corps à corps, poitrine contre poitrine, épée contre épée ; c'était horrible à voir.

Le général Rapp est blessé, la cavalerie russe recule, se reforme, revient à la charge, se replie de nouveau, se reforme encore : la cavalerie française avance toujours, l'ennemi se retranche derrière les barricades de cadavres... il dispute pied à pied la victoire... Enfin la bataille est gagnée!... Encore une fois, les aigles de la France sont triomphantes!...

Quelques moments après, Napoléon, à cheval, parcourait, selon son habitude, le champ de bataille. Tout à coup l'empereur a détourné les yeux... Un malheureux blessé, étendu devant lui, serrait convulsivement une croix d'honneur sur sa poitrine. Napoléon fit un signe ; aussitôt un de ses aides de camp descendit de cheval pour relever le moribond. Le malheureux, qui délirait, crut qu'on venait lui enlever sa croix.

— Oh ! laissez-la-moi, disait-il avec égarement, après qu'on l'eut déposé sur un brancard pour le transporter à l'ambulance ; laissez-la-moi... Je l'ai gagnée !

En passant devant le groupe de généraux qui entouraient Napoléon, il reconnut l'Empereur qui l'avait reconnu lui-même... Il lui montra sa croix : " Elle m'a sauvé, sire, lui dit-il... En étais-je digne ? "

— Oui, commandant de Saint-Eustache, lui répondit l'Empereur, vous en étiez digne, comme vous l'êtes de l'escadron que je vous donne.

L'Empereur s'éloigna au galop de son cheval, en répétant :— Oh ! que la gloire coûte cher !

Les blessures du commandant de Saint-Eustache étaient graves ; un instant les médecins crurent qu'elles étaient mortelles ; mais les soins constants dont il fut l'objet parvinrent à le guérir. Enfin il put rejoindre l'armée, et prendre possession de la nouvelle place que l'empereur lui avait faite. Accueilli par acclamation dans son régiment, il reçut le jour même, des mains de son colonel, le brevet de chef d'escadron, qu'il devait bientôt changer contre celui de colonel. Depuis, il s'est trouvé

toujours l'un des premiers sur tous les champs de bataille de l'empire.

II

Trente deux ans après.

Le 2 décembre 1837, un vieux prêtre, appuyé sur son bâton noueux, se frayait péniblement un chemin à travers un pied de neige dont la grande rue de la ville de Luxeuil était couverte. Un petit garçon, âgé de sept à huit ans, au plus, marchait devant lui, portant à la main une lanterne.

— Venez vite, monsieur le curé, répétait à chaque pas le jeune conducteur ; venez vite, car nous arriverons trop tard peut-être.

Le boncuré lui répondait en s'efforçant d'adoucir une voix rude, forte et brisée, sans doute par les orages de la vie :

— Souviens-toi, mon enfant, qu'on n'arrive jamais trop tard, quand on arrive à bien.

L'enfant ne comprit pas. . .

— C'est qu'il n'est pas bien, monsieur le curé, il est au contraire fort mal. La vieille gouvernante m'a dit comme ça qu'il allait passer. Venez donc vite, monsieur le curé, avant qu'il parte.

Et le pauvre enfant, voulant presser le pas, s'engageait jusqu'au cou dans la neige. Alors, le bon curé venait à son aide : l'enfant à son tour, venait à l'aide du vieillard qui n'y voyait pas, en lui prêtant le secours de ses yeux. Les deux extrémités de la vie se donnaient ainsi la main : la vieillesse et l'enfance, presque la tombe et le berceau.

Cinq heures du matin sonnèrent à l'horloge de la ville, lorsque le prêtre et l'enfant passèrent, transis de froid, devant le clocher gothique du monastère où le fameux Ebroïn, maire du palais, médita longtemps sur l'instabilité des choses humaines.

Après avoir marché quelques minutes encore, l'enfant s'arrêta devant une vieille maison bâtie, moitié en pierre, moitié en briques rouges. Une femme âgée attendait impatiemment à la porte.

— Venez vite, venez vite, monsieur le curé, dit-elle, dès qu'elle eut aperçu le vieux prêtre, venez vite. . . Montez par ici. . . l'escalier est bien noir, bien délabré. Hélas ! il ne doit plus le descendre, le pauvre cher homme ! . . .

— Il est donc bien malade ?

— Voyez plutôt, fit-elle, en introduisant l'ecclésiastique dans une chambre, au fond de laquelle se trouvait un grand lit abrité par d'amples rideaux à carreaux rouges et blancs. — Des vieilles armes, des épées, des sabres de cavalerie, des pisto-

lets, se groupaient en trophées sur quatre pans de la muraille blanche qui formait un carré parfait.

A l'un des angles de l'appartement, une statue de plâtre bronzé, représentant l'Empereur, se dressait sur une console au milieu de lithographies enluminées, figurant les principales batailles de l'Empire; plus loin, au second pan, un aigle voilé semblait méditer, lui aussi, sur l'instabilité de la gloire humaine, et, tout auprès, sur le grand lit, une figure pâle, à grands traits, ravagée par la souffrance.

Un vieillard mourant était là.

A la vue du prêtre, le malade fit un mouvement d'impatience et appela sa gouvernante. Il lui dit :

— Marguerite, que me veut cet homme ?

— Il désire vous voir.



Et il chassa le pauvre prêtre.

— Alors qu'il soit le bienvenu... approche un siège, Marguerite... plus près encore... C'est bien comme cela... Merci!

Le prêtre s'assit auprès du lit, et prit la main du malade.

— Vous souffrez donc bien, monsieur? lui dit-il.

— Horriblement.

— Où souffrez vous?

— Partout où les mauvaises chances de la guerre m'ont laissé des souvenirs.

— Vos blessures sans doute? dit le curé plein de compassion.

— Oh! oui, monsieur, qui se sont réouvertes pour ne plus se refermer; hélas! que ne suis-je mort sur un champ de bataille; que n'ai-je été emporté en un jour de victoire, par un boulet de canon! La mort! oh! la mort! le croiriez-vous, monsieur? Je l'ai vue de bien près, et bien souvent; je l'ai heurtée à Wagram, à Friedland, à Eylau... J'ai lutté corps à corps avec elle, dans les beaux jours du consulat à Marengo... Plus tard, par un des plus brillants soleils de l'Empire, elle a imprimé ses ongles de fer sur ma poitrine... voyez... "et le vieux soldat découvrit sa poitrine magnifiquement déchirée par un coup de sabre. C'était à Austerlitz, reprit-il; plus tard encore, et toujours épargné par la mort, je courus devant elle à Montereau... Je la défiai à Montmirail...' Immobile, fixe, debout, le front haut et couvert du sang de mes camarades, je l'invoquai à Waterloo, mais elle ne voulut pas de moi... Eh bien! le croiriez vous, monsieur, aujourd'hui que, vieux et infirme, je suis seul au monde, aujourd'hui que je suis inutile à mon pays... Le croiriez-vous, monsieur, vous le dirais-je! Eh bien! oui, la mort me fait peur...

— Monsieur, lui répondit le vénérable ecclésiastique, je vous apporte le courage de la regarder encore une fois en face sans pâlir.

— Alors donnez-moi votre main, pour que je la scire...

— La voici...

— Ma main tremble, n'est-ce pas?

— De fièvre, sans doute.

— Non, mais de peur. Puis tout à coup regardant avec fixité le bon curé, il lui demanda:

— Qui êtes vous?

— Je suis le représentant de Dieu sur la terre; je suis le ministre de ce Dieu qui, des plaines de Tolbiac à celles de Wagram, a conduit la France à travers les siècles de gloire, par des chemins qui s'appellent Bouvines, Marignan, Fontenoy, Marengo et Austerlitz... Je suis le plus humble serviteur de notre maître à tous, je suis celui qui pardonne et remet les

péchés des hommes en son nom. Maintenant faites le signe de la croix et commencez... Je suis prêtre.

— Vous êtes prêtre! un prêtre chez moi pour me confesser!

— Je veux vous envoyer à Dieu.

— Laissez-moi... retirez-vous...

— Ecoutez-moi, par pitié pour vous-même!

— Jamais! laissez-moi, vous dis-je...

— Non, mon frère, je ne vous laisserai pas... Pitié pour vous, grâce pour votre âme! et le prêtre, suppliant et joignant les mains, se jeta au pied du lit du moribond.

— Vous voulez donc me tuer? s'écria le vieux soldat, et il chassa le pauvre prêtre qui se retira désespéré de n'avoir pu sauver une âme.

Après le départ du vénérable curé, le soldat eut une crise affreuse.

— Un prêtre! un prêtre chez moi! répétait-il toujours: en ne voyant pas sa vieille servante qui pleurait et priait à genoux auprès de son lit; il l'appela d'une voix vibrante... Le malheureux délirait...

— Marguerite! les entends-tu? disait-il, ils approchent, n'est-ce pas? Leurs lances brillent comme des éclats de soleil! Les pieds de leurs chevaux soulèvent des tourbillons de poussière, ils arrivent au galop de la charge, n'est-ce pas? Combien sont-ils? compte-les, Marguerite... Dix contre un... Comme autrefois, n'est-ce pas? Le tambour bat aux champs... Le canon tonne... Voici l'empereur... Mon cheval, où est-il? Donne-moi mon sabre, Marguerite, donne-moi mes pistolets... En avant les braves! Vive l'Empereur! et l'œil en feu, le bras tendu, dans l'attitude du commandement, il donnait des ordres:

“ Chargez! chargez! “ disait-il. Mais tout à coup sa voix devint plus faible, son regard s'arrêta immobile et vitré sur ses vieilles armes et sur ses lithographies de bataille. Marguerite colla son oreille sur ses lèvres murmurant les mots de Wagram, Friedland, Austelitz, Waterl... il ne put achever le nom de Waterloo.

Pendant plus d'une heure, le pauvre malade resta plongé dans une léthargie complète.

Quand, après ce long anéantissement, voisin de la mort, il revint à lui, il appela de nouveau Marguerite. “ J'ai dormi longtemps? lui dit-il; cependant j'ai sommeil encore... J'ai la tête et le cœur brisés... ne me quitte pas, Marguerite... Tu pleures, je crois... Allons, enfant, ne t'afflige pas ainsi... Quand la mort sonne le bouteselle de l'éternité, il n'y a pas moyen d'échapper à l'appel. A cheval! il faut partir. A cha-

cun son heure! la mienne est venue... Tiens, Marguerite, prends la clef de ce placard... quand je ne serai plus, tu l'ouvriras, il y a là dedans un chiffon de papier qui te fera connaître mes dernières volontés. Avant la nuit... cette maison sera la tienne."

Marguerite fondait en larmes. Le malade continua: "Il ne sera pas dit, tonnerre d'escadron! que le vieux soldat aura manqué de reconnaissance envers la vieille cantinière de la grande Armée. Au passage de la Bérésina tu m'as sauvé la vie, ma vieille camarade. Plus tard, en France, à Luxeuil, ici, tu as gardé et soigné ma vieillesse; je veux à mon tour protéger et abriter la tienne... tout ce que je possède est à toi, entends-tu?... Mais pourquoi pleures-tu donc ainsi... tu me fais mal, Marguerite... du courage, tonnerre d'escadron! Voyons, rappelle tes vieux souvenirs... chante-moi un refrain de guerre, une chanson de bivac... cela vaudra mieux que le *De profundis*."

Mais la pauvre Marguerite avait le cœur trop gros pour chanter. D'ailleurs, depuis longtemps, la cantinière avait fermé son cœur aux souvenirs de la vie tumultueuse des champs. Elle avait quitté son régiment pour s'enrôler dans toutes les confréries de femmes. Depuis lors, ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour louer le nom de Dieu et chanter de saints cantiques... Elle était pour tous un exemple vivant de dévotion tendre et de douce piété. Aussi, dans ce moment suprême, priait-elle avec toute la ferveur de son âme pour le salut de celle de son maître, et en cette intention, faisait-elle glisser rapidement, entre ses doigts, les grains usés de son chapelet.

Le malade alors se trouva plus calme... il était dans cet état de prostration, d'affaissement, qui succède parfois à l'agonie et précède la mort. Ses yeux étaient toujours fixés sur la grande figure de l'homme qu'il avait tant aimé! Hélas! sur son lit de mort ainsi qu'autrefois sur le champ de bataille d'Austerlitz, Napoléon posait majestueusement devant lui. Comme le sang, à la dernière heure de notre existence, se concentre au cœur, de même la pensée de l'Empire absorbait toute son âme. Napoléon était tout pour lui: c'était sa dévotion, son culte, sa religion.

III.

Dans ce moment-là, la porte de la chambre s'ouvrit... un soldat en grande tenue entra, fit quelques pas en avant dans la direction du lit et s'arrêta, en faisant un salut militaire.

A la vue d'un uniforme pâle, flétri, décoloré, usé, preuve certaine qu'on ne l'avait pas épargné à l'heure du danger, le regard du moribond parut se ranimer.

C'était le dernier jet d'une lampe qui va s'éteindre.

De la main, il fit signe au nouveau venu d'approcher : alors, le soldat, qui arrivait pour assister aux derniers moments d'un compagnon d'armes, lui prit la main.

— Eh bien ! camarade, lui dit-il, nous allons donc prendre notre congé définitif.



Un soldat en grande tenue entra... en faisant un salut militaire.

— Oui, mon vieux, comme tu le vois, ma feuille de route est signée... l'étape ne sera pas longue.

— Voyons, camarade... regarde-moi bien...

— Je n'y vois guère, mais c'est égal, j'aperçois une frimousse qui me va.

— Tu ne me reconnais donc pas ?

— Je le pense bien, je ne t'ai jamais vu.

— Erreur, mon vieux !

— Qui es-tu donc ?

— Un frère en Napoléon.

— Un frère! je n'en ai plus... tu mens!

A ce démenti, le soldat fait un mouvement de colère; mais le réprimant aussitôt.

— Encore une erreur, mon vieux; va, je suis bien véritablement un ancien compagnon de tes gloires et de tes revers.

— Je n'ai plus de compagnons d'armes, te dis-je. La guerre a tué les uns; le temps, le malheur et les rhumatismes ont emporté les autres.

— Ecoute-moi.

— Parle.

— Te souvient-il d'Austerlitz?

— Certes, si je m'en souviens! j'y étais!... c'était le beau temps.

— Un boulet de canon emporta ton cheval.

— En l'éperon de ma botte droite.

— Tu fus, toi-même, grièvement blessé.

— Comme tu le dis, mon vieux...

— Une croix d'honneur, amortissant l'atteinte d'une balle, t'a sauvé la vie ce jour-là...

— C'est vrai... mais comment le sais-tu?

— Parce que j'y étais aussi.

— Quel régiment?

— Chasseurs à cheval de la garde.

— Quel numéro?

— Le premier.

— Beau régiment, ma foi.

— Meilleur encore...

— C'était le mien... Quel escadron?

— Troisième.

— J'étais du second... Ton nom?

— Remy. Tu me reconnais donc à présent?

— Je le crois bien... la plus belle pratique du régiment... Donne-moi ta main, frère! Oh! ce fut un beau jour que celui-là... Austerlitz... le 2 décembre...

— Il y a juste aujourd'hui, jour pour jour, trente-deux ans.

— C'est donc le 2 décembre, qu'il me faudra mourir dans un lit comme un propre à rien, moi, le vieux soldat de l'Empire! moi qui si souvent ai joué ma vie contre un boulet, moi qui, pour tombe, aurais désiré un trou de bombe creusé sur un champ de bataille.

— Que veux-tu, mon vieux? chacun a sa destinée...

— À propos, tu ne sais pas, frère... l'on voulait me faire mourir en capucin.

— Qui donc?

— Un curé, parbleu ! que sais-je, un prêtre ! C'eût été drôle de voir mourir un soldat de l'empereur en frère de l'école chrétienne, en disciple de Loyola... qu'en dis-tu ?

— Je dis que cela ne serait pas arrivé pour la première fois.

— Allons donc ! tu veux plaisanter aussi, toi ?

— Non pas, mon vieux... Il est tout simple qu'au moment du départ l'on se recommande au grand chef de file.

— Comment, toi, grognard de la vieille, tu te mettrais à genoux, comme une nonne bénite, devant la grille d'un confessionnal, pour raconter tes peccadilles à l'oreille d'un curé ?

— Pourquoi pas ? je l'ai fait et le ferai encore.

— Alors, arrière... tu n'étais pas à Austerlitz.

— L'Empereur y était, et cependant, à son heure dernière, il a fait demander un prêtre.

— L'Empereur ?

— L'Empereur lui-même.

— Où ?

— A Sainte-Hélène...

Napoléon se serait confessé ! reprit le moribond après un moment de silence.

— Oui, mon brave, et il est mort en chrétien, le nom de Jésus-Christ aux lèvres.

— Je crois en Dieu, mon camarade, comme je crois à mon enterrement pour demain ; mais à la confession, je n'y crois pas.

— Tu as tort.

Ici, il y eut un moment de silence, pendant lequel le mourant parut plongé dans de profondes réflexions.

— Tu crois donc, frère, que sans rougir, je pourrais faire le signe de la croix ?

— La main de Napoléon n'a-t-elle pas signé son front et sa poitrine ? Rougissait-il quand, à genoux, il se découvrait devant l'autel pour rendre gloire à Dieu le lendemain d'une bataille, qui toujours était celui d'une victoire ? Tu ne te rappelles donc plus nos aigles s'inclinant devant la croix, au roulement de nos tambours ? Tu ne te souviens donc plus du *Te Deum*, ce magnifique chant qui traversait la voix de nos canons pour monter vers le ciel ? Tu ne te rappelles donc plus l'harmonie de nos musiques guerrières se réunissant pour louer le Dieu des armées ? Tu ne te souviens donc plus de ces prêtres, qui, sans autres armes qu'un crucifix à la main, parcouraient les rangs de nos bataillons pour bénir les braves qui tombaient ? Ces braves tombés au champ d'honneur rougissaient-ils de se signer et de dire : " Absolvez-nous, mon père, parce que nous avons péché " Camarade, tu le sais, le brave

des braves, frappé à mort, le chevalier sans peur et sans reproche, s'est fait de la poignée de son épée une croix, pour lui confier son dernier soupir. Drouot rougissait-il de recommander son âme à Dieu, chaque fois qu'un coup de canon annonçait une bataille ? Mon camarade, il n'y a pas de honte à s'avouer chrétien. Les bons chrétiens font les bons soldats. Crois-moi, frère ; comme soldat, tu as vécu en brave ; ainsi que notre maître, tu dois mourir en chrétien.

— Remy ! Remy ! tu l'emportes, s'écria le mourant. . . je crois en Dieu ! Je veux mourir comme notre Empereur est mort.

— Très bien, frère ! très bien ! j'étais sûr que ton dernier jour serait encore une victoire, la plus belle de toutes. Tu as vaincu le démon ; réjouis-toi, car tu n'entreras pas dans son Moscou.

— Un prêtre donc ! un prêtre . . . je veux un prêtre, s'écria le mourant.

— Présent, camarade !

— Je te demande un prêtre.

— Eh bien ! je te l'amène . . .

— Où donc est-il ?

— Devant toi . . .

— Remy, tu serais . . .

— Ton vieux compagnon d'armes est le prêtre que tu as repoussé ce matin. Maintenant, commencez, mon fils : " Au nom du Père, au nom du Fils, au nom du Saint-Esprit, je vous bénis. "

Le pénitent se frappa trois fois la poitrine, et il commença dans les larmes une confession qu'il acheva dans le repentir.

— Tu me l'avais bien dit, camarade, dit-il en relevant fièrement sa tête sous la main qui venait de l'absoudre . . . Tu m'as rendu la force et le courage . . . Aujourd'hui, c'est comme autrefois.

— Tu n'as plus peur ?

— Je suis brave toujours, je ne crains plus la mort . . . Elle peut venir à présent . . . je suis prêt . . . Vive l'Empereur ! Vive Jésus-Christ !

— Bien dit, camarade . . . Aujourd'hui sera l'Austerlitz de Dieu, car je lui aurai gagné une belle âme.

Lorsque le malade réconcilié avec Dieu, reprit la parole qu'un instant il avait perdue, il aperçut son frère d'armes présent, à genoux près de lui :

— C'est bien, Remy, lui dit-il : sois tranquille ; à mon tour je prierai pour toi, non sur la terre, mais au ciel, où je compte me trouver avec la grâce de Dieu.

Puis abordant un autre ordre d'idées :

— Quelle heure est-il ? lui demanda-t-il.

— Neuf heures, répondit Remy.

— A cette heure, reprit le malade, la bataille était gagnée ; mais c'était le jour : le soleil brillait ; à présent, pour moi, c'est la nuit : je n'y vois plus, la mort m'a fermé les yeux.

— Courage, ami, le bon Dieu te les ouvrira ; après les ténèbres, la lumière ; pour le pécheur converti, la tombe est le port du ciel.

Marguerite était à genoux auprès de son maître, qui la devinait, mais qui ne pouvait plus la voir ; elle priait avec ardeur, de toutes les forces de son âme : plus le moment fatal approchait, plus ses prières étaient ferventes, plus vite les grains de son rosaire coulaient entre ses doigts.

— Marguerite ! lui dit l'agonisant.

— Monsieur, répondit Marguerite.

— J'ai une dernière prière à t'adresser : tu l'accompliras, n'est-ce pas ? tu me le promets.

— Devant Dieu.

— Dans les premiers jours du printemps, tu partiras pour la Suisse.

— Oui, mon bon maître.

— Tu iras à Notre-Dame des Ermites, et tu la prieras pendant neuf jours, pour le repos de l'âme du vieux pécheur... Ma mère avait une grande confiance en cette bonne Notre-Dame et je suis convaincu que je lui dois ma conversion.

Le vieux soldat touchait à ses derniers moments. Il s'adressa à son frère d'armes.

— Où êtes-vous, mon père ?

— A vos côtés, mon fils.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— J'ai encore une heure à vivre. Marguerite, donne à M. l'abbé le livre qui doit être sur la table.

— Le voici, monsieur le curé.

— Camarade Remy, lis-moi le chapitre qui commence la page ouverte.

— Volontiers, frère.

Et Remy, d'une voix émue, fit rapidement la lecture de la bataille d'Austerlitz ; puis ferma le livre en disant :

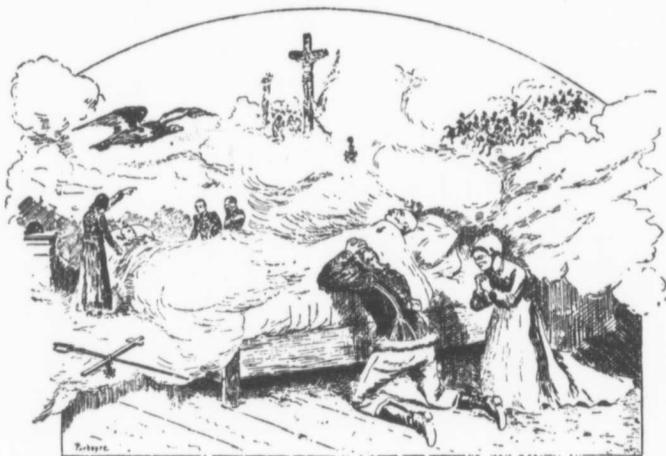
— Tu liras bientôt dans le livre de Dieu.

— Je l'espère, ami... Quelle heure est-il ?

— Onze heures moins un quart.

— C'est l'heure de mon agonie. Bénissez-moi, mon père. Voyez-vous maintenant sur ma poitrine une croix d'honneur attachée à un ruban qui a été rouge ?

- Je la vois.
 — Elle porte l'empreinte d'un coup de balle ?
 — Oui, mon fils.
 — Elle est là depuis trente-deux ans.
 — Depuis la bataille d'Austerlitz ?
 — Oui, frère... c'était la croix de mon Empereur. Alors elle me sauva la vie, je vous la donne ; en échange, donnez-moi la vôtre, celle de mon Dieu ; elle sauvera mon âme aujourd'hui.
 A onze heures, Marguerite jeta un grand cri de douleur. Le colonel de Saint-Eustache venait de mourir.



Petit sermon adressé à des voleurs.

Une troupe de voleurs venait d'arrêter un vieux curé.

Ils lui demandèrent pour toute rançon, un petit sermon à leur portée.

— Mes chers amis, commença le bon prêtre, je vous plains de tout mon cœur. A l'exemple de Notre-Seigneur, vous êtes nés dans la pauvreté, vous ne cessez d'être insultés, jugés et condamnés comme le Sauveur du monde.

— Bravo ! crièrent les bandits, flattés de la comparaison.

— Enfin, mes chers amis, lorsque vous êtes arrêtés, vous subissez, comme le Christ, une mort ignominieuse en présence d'une multitude qui se moque de vos tourments. Comme le Christ, après la mort, vous descendrez aux enfers. — Mais vous y resterez bien sûr !



Le Pèlerinage de N.-D. du Très Saint Rosaire au Cap-de-la-Madeleine.

A NOS ABONNES ET AMIS.

Chers abonnés et amis,

Vous avez sans doute appris, par la voix des journaux, le changement qui vient de s'opérer au sanctuaire béni de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, Cap de la Madeleine,

Au pasteur zélé, à l'infatigable directeur des pèlerinages, au Révérend monsieur Duguay, en un mot, succède l'humble et militante Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Nous est-il permis de croire que cette Congrégation ne vous est pas tout à fait inconnue ?

Fondée en 1816 par Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, elle fut approuvée en 1826 par Léon XII, de sainte mémoire, qui lui donnait le nom de "Congrégation des Oblats de Marie Immaculée," et qui lui disait : "Nous avons la confiance que vos membres, reconnaissant la Vierge sainte conçue sans péché, pour leur patronne, s'efforceront par tous les moyens d'amener, dans les bras de la mère de miséricorde, les hommes que Jésus-Christ, du haut de la croix, a voulu lui donner pour fils."

Il y a quelques années, le regretté Mgr Lafèche faisait des démarches pour confier aux Oblats la garde du sanctuaire de Notre-Dame du Très Saint Rosaire. Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, ces démarches ne réussirent pas. L'an dernier, le successeur du saint évêque Lafèche, Sa Grandeur Mgr Cloutier, héritier de ses vertus et de ses sentiments, tentait de nouveaux efforts.

Le bon Dieu a daigné les couronner de succès, et, sans doute, du haut du ciel, Mgr Lafèche applaudit de tout son cœur de saint. Ses vœux, ceux de son digne successeur et ceux du vénérable curé Duguay sont réalisés : les Oblats, sont



devenus pasteurs de la paroisse du Cap et directeurs du pèlerinage déjà très fréquenté du sanctuaire dont Notre-Dame du Très Saint Rosaire est Patronne et Titulaire.

Ils bénissent Dieu d'avoir préposé à la garde du sanctuaire de Marie les Oblats de Marie Immaculée, dont les frères sont là-bas, sur le sol de la vieille France, les gardiens des sanctuaires de Notre-Dame de l'Osier, de Notre-Dame de Sion, de Notre-Dame de Bon-Secours, de Notre-Dame des Lumières, de la Garde et de Notre-Dame de l'Espérance.

L'œuvre que promettent les Oblats est une œuvre bien commencée, mais naturellement inachevée. Tout, au sanctuaire béni, leur paraît marqué au coin d'un zèle vraiment admirable; mais il leur reste beaucoup à faire. Ils ont grandement à cœur de continuer et de développer ce qui a été fait jusqu'à ce jour, et ils comptent beaucoup, et sur l'appui des vieux amis du Cap, et sur la protection maternelle de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.

L'œuvre de la paroisse et celle des pèlerinages marcheront de front, pour l'édification de nos chers paroissiens et pour celle des pieux pèlerins. Le révérend monsieur Duguay avait poussé l'activité jusqu'à s'imposer la rude tâche de publier des annales, écho du sanctuaire du Cap. Il était bien convaincu de leur importance, voire même de leur nécessité pour le développement du pèlerinage.

Les Oblats entrent pleinement dans ses vues et, aujourd'hui, ils envoient avec leurs respectueux hommages, aux amis de la sainte Vierge du Cap, le premier numéro d'une nouvelle série, avec toilette toute neuve qui changera peut-être avec les saisons. Qui défendra, même à nos Annales, de suivre les modes honnêtes?

Chers abonnés et amis, le pèlerinage de Notre-Dame du Très Saint Rosaire dépend de vous, en grande partie du moins; il sera dans notre cher Canada, pays de Marie, s'il en est un, ce que vous aurez voulu qu'il soit. Le sort de nos Annales dépend aussi de votre zèle à les recevoir et à les répandre.

Nous appuyant sur la haute approbation de Sa Grandeur Mgr des Trois-Rivières, sur l'encouragement très précieux de notre dévoué clergé, nous envisageons l'avenir d'un regard plein d'espérance. Que Marie nous guide et qu'elle nous bénisse! Que Notre-Dame du T. S. Rosaire nous aide à la faire connaître, à la faire aimer et à chanter ses louanges!

La communauté des Oblats du Cap-de-la-Madeleine est composée des RR. PP. Joseph Dozois, O. M. I., supérieur; Louis Gladu, O. M. I., directeur des Annales, Odilon Chevrier, O. M. I., économe, et du Frère F.-X. St-Onge, O. M. I.

MOIS DE MARIE.

Les pieux exercices du mois de Marie sont des préservatifs que la religion nous offre au milieu des plaisirs dangereux que le printemps ramène.

Le mois de mai par la sérénité de son ciel, par l'épanouissement de la nature, par le spectacle d'une renaissance générale, appelle les hommes au dehors : les courses sur la prairie, dans les bois, près des eaux, ont un attrait irrésistible. Les promenades, les réunions, les conversations, tout entraîne. Puis ces élans impétueux de l'âme, ces mouvements du cœur, ce vague indéfinissable de la pensée, voici les jours qui les fomentent. L'Église, pour nous préserver des séductions de ces jours d'orage, nous invite à entrer quelques moments dans ses temples le soir. Là, quel doux spectacle ! Aux parfums de la terre parée de fleurs, aux chants harmonieux des oiseaux qui peuplent les forêts rajeunies, viennent se joindre, au pied des autels de Marie, étincelants de lumières, les cantiques, les chants les plus beaux, les hommages empressés des fidèles qui aiment à se retrouver chaque jour sous le regard de la plus douce et de la plus aimante des mères.

Or, ces soirées si bien employées, ces sentiments si pieux, ces chants suaves, ces illuminations resplendissantes, ces prières de tout un peuple, de tous les âges confondus, ces instructions du pasteur, n'est-ce pas un moyen des plus saints et des plus efficaces pour détourner les hommes des plaisirs dangereux de la saison ?

La dévotion du mois de Marie est l'œuvre de saint Philippe de Néri, le fruit de son zèle pour le salut des âmes et de sa piété envers Marie. Ce saint, si ami de la jeunesse, s'était aperçu que le mois de mai était le plus dangereux de l'année pour les jeunes gens. Désolé de ne pouvoir contenir ni la fougue de leur tempérament ni l'effervescence de leurs passions, il les regardait avec attendrissement et versait des larmes. A cet effet, il traça aux jeunes gens une règle de conduite à suivre dans tous les jours de ce mois. Il leur prescrivit de pieux hommages devant les tableaux, statues ou autels de Marie ; des exercices de piété quotidiens, l'assiduité à la messe, à la lecture spirituelle, au sermon et au salut ; des prières plus fréquentes jointes à des actes de vertu et à des œuvres pieuses ; enfin une communion générale ou particulière dans le cours ou à la fin du mois, et une consécration à la sainte Vierge.

LE ROSAIRE.

Il se compose de quinze dizaines d'*Ave Maria*, d'un *Pater* au commencement de chacune, et d'un *Gloria Patri* à la fin. Chaque dizaine doit être précédée ou accompagnée d'une courte considération sur quelqu'un des mystères de la vie, de la passion ou de la résurrection de Notre-Seigneur.

Sans cette méditation, trois chapelets, pieusement récités, sont une prière agréable à Dieu sans doute, mais ce n'est pas la dévotion du Rosaire. Vous en retirez des fruits, mais vous ne gagnez pas les indulgences attachées à la récitation du Rosaire.

Le Rosaire se partage en trois séries de mystères: *Mystères joyeux*, qui rappellent la naissance et la vie de Notre-Seigneur; *Mystères douloureux*, qui retracent ses souffrances et sa mort; *Mystères glorieux*, qui nous font assister aux joies de sa résurrection et à la gloire de son entrée triomphante dans le ciel.

La couverture des Annales nous met sous les yeux les trois séries de mystères, et nos jeunes lecteurs feront bien de les étudier, d'apprendre à les nommer tous avec piété et de les rappeler à leur mémoire lorsqu'ils diront le chapelet.

Chronique Religieuse.

Posuit Episcopus regere Ecclesiam Dei.

Le Saint-Esprit a préposé les évêques à la direction de son Eglise.

VISITES PASTORALES. — Dans les desseins admirables de la Divine Providence le Fils de Dieu, fondateur de son Eglise, devait avoir des successeurs, des continuateurs de ses travaux et de sa mission. Les évêques ont reçu ces titres glorieux et ils ont été investis de l'autorité et des pouvoirs qu'ils comportent.

Bientôt ils commenceront à parcourir leur diocèse respectif pour remplir leur charge pastorale. Ils passeront en faisant le bien : ils prêcheront la parole de Dieu à leurs ouailles, ils les béniront, ils les consolent et au besoin, ils les corrigeront avec toute l'autorité qu'ils ont reçue d'en Haut et tout le cœur que leur a donné leur Divin Maître.

Comme tous ses collègues dans l'épiscopat, Mgr des Trois-Rivières reçoit ses lumières et ses directions du chef de l'Eglise, Léon XIII, vieillard admirable dont Dieu semble vouloir prolonger extraordinairement la vie pour le bien et la gloire de son Eglise. Si l'on peut appeler Pie IX le Pape de l'Immaculée Conception, Léon XIII aura bien mérité, par ses immortelles et nombreuses encycliques d'être nommé le Pape du Très Saint Rosaire.

Fils dévoué de son Père, Mgr Cloutier a dérobé à son cœur sans l'appauvrir toutefois, son amour envers Notre-Dame du Très Saint Rosaire. Les preuves de notre affirmation sont multiples. Qu'il suffise de mentionner celle qui a trait au sanctuaire de Notre-Dame du Très Saint Rosaire du Cap-de-la-Madeleine.

Sa Grandeur veut d'une volonté pleine d'amour et d'énergie, faire de ce sanctuaire un sublime *rendez-vous* national aux pieds de Notre-Dame du Très Saint Rosaire. Pour aider à la réalisation de ses pieux désirs, et sur sa demande expresse, le Père Oblat qui l'accompagnera dans sa visite pastorale dira aux paroissiens bénis qui recevront l'Envoyé de Dieu, les merveilles du Très Saint Rosaire et leur bonheur de posséder dans leur diocèse un lieu de pèlerinage à Marie. Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei.

L'ENCYCLIQUE DE LÉON XIII. — Il faut nous recueillir pour écouter la parole du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle éclaire l'intelligence sur toutes les questions débattues, sur tous les grands événements qui se passent dans le monde. Elle nous fait comprendre à quel esprit obéissent les inspirateurs de ces guerres, de ces complots, de ces désordres qui affligent la société. Nous allons soumettre aux réflexions de nos lecteurs quelques lignes de cette admirable lettre du saint Père. Elle nous sera lue en chaire, mais quand même, il nous faudrait l'étudier et la commenter en famille. Écoutons le pape nous dire la cause des guerres et des armements formidables des grandes nations de l'Europe.

LE DESPOTISME DE LA FORCE MATÉRIELLE. —
" Dans le désir, nous dit le pape, qui les aiguillonne d'aug-

menter indéfiniment la richesse nationale, les nations ne regardent plus que l'opportunité des circonstances, l'utilité de la réussite et la tentante fortune des faits accomplis, sûres que personne ne les inquiétera ensuite au nom du droit et du respect qui lui est dû. Principes funestes, qui ont consacré la force matérielle, comme la loi suprême du monde, et à qui l'on doit imputer cet accroissement progressif et sans mesure des préparatifs militaires, ou cette paix armée comparable aux plus désastreux effets de la guerre, sous bien des rapports au moins.

LES CALOMNIES CONTRE L'EGLISE. — " Plus l'Eglise catholique donne d'extension à son zèle pour le bien moral et matériel des peuples, plus les enfants des ténèbres se lèvent haineusement contre elle et recourent à tous les moyens afin de ternir sa beauté divine et de paralyser son action de vivifiante réparation. Que de sophismes ne propagent-ils pas, et que de calomnies ! Un de leurs artifices les plus perfides consiste à redire sans cesse aux foules ignorantes que l'Eglise est hostile à la liberté.

LA LIBERTE PROTEGEE PAR L'EGLISE. — " L'Eglise, ennemie de la liberté ? Ah ! comme on travestit l'idée de liberté, qui a pour objet un des dons les plus précieux de Dieu, quand on exploite son nom pour en justifier l'abus et l'excès ! Par liberté, que faut-il entendre ? L'exemption de toutes les lois, la délivrance de tous les freins, et comme corollaire, le devoir de prendre le caprice pour guide dans toutes les actions ? Cette liberté, l'Eglise la réprouve certainement, et tous les cœurs honnêtes la réprouvent avec elle. Mais salue-t-on dans la liberté la faculté rationnelle de faire le bien, largement, sans entrave et suivant les règles qu'a posées l'éternelle justice ? Cette liberté, qui est la seule digne de l'homme et la seule utile à la société, personne ne la favorise, ne l'encourage et ne la protège plus que l'Eglise.

" Par la force de sa doctrine et de l'efficacité de son action, c'est cette Eglise, en effet, qui a affranchi l'humanité du joug de l'esclavage en prêchant au monde la grande foi de l'égalité et de la fraternité humaines. Dans tous les siècles, elle a pris la défense des faibles et des opprimés contre l'arrogante domination des forts ; elle a revendiqué la liberté de la conscience chrétienne en versant à flots le sang de ses martyrs ; elle a restitué à l'enfant et à la femme la dignité et les prérogatives de leur noble nature, en les faisant participer, au nom du même droit, au respect et à la justice, et elle a largement concouru

ainsi à introduire et à maintenir la liberté civile et politique au sein des nations.

ESPERANCES ET CONSOLATIONS. — Le pape place ses espérances dans un avenir meilleur, et il trouve ses consolations à l'heure présente dans l'union de l'épiscopat avec le saint Siège, des prêtres avec leurs évêques, des laïques catholiques avec le clergé.

“ Une tranquillité surnaturelle, due à l'Esprit-Saint qui couvre l'Eglise de ses ailes et qui vit dans son sein, règne, non pas seulement dans l'âme des fidèles, mais encore dans l'ensemble de la catholicité; tranquillité qui se développe avec sérénité, grâce à l'union toujours de plus en plus étroite et dévouée de l'épiscopat avec ce Siège apostolique et qui forme un merveilleux contraste avec l'agitation, les dissensions et la fermentation continuelle des sectes qui troublent la paix de la société. Féconde en innombrables œuvres de zèle et de charité, cette union harmonieuse existe aussi entre les évêques et leur clergé. Elle se retrouve enfin entre le clergé et les laïques catholiques, qui, plus serrés et plus affranchis de respect humain que jamais, se réveillent et s'organisent avec une émulation généreuse, afin de défendre la cause sainte de la religion. Oh! c'est bien là l'union que Nous avons recommandée si souvent et que Nous recommandons de nouveau encore, et Nous la bénissons, afin qu'elle se développe de plus en plus largement et qu'elle s'oppose, comme un mur invincible, à la fougueuse violence des ennemis du nom divin.

“ Rien de plus naturel dès lors que, semblables aux bourgeons qui germent au pied de l'arbre, renaissent, se fortifient et se multiplient les innombrables associations que Nous voyons fleurir de nos jours dans le sein de l'Eglise. On peut dire qu'aucune forme de la piété chrétienne n'a été laissée de côté, qu'il s'agisse de Jésus-Christ lui-même et de ses adorables mystères, ou de sa divine Mère, ou des saints dont les vertus insignes ont le plus brillé. En même temps, aucune des variétés de la charité n'a été oubliée, et c'est de tous les côtés qu'on a rivalisé de zèle pour instruire chrétiennement la jeunesse, pour assister les malades, pour moraliser le peuple et pour voler au secours des classes les moins favorisées. Avec quelle rapidité ce mouvement se propagerait et combien ne porterait-il pas des fruits plus doux, si on ne lui opposait pas les dispositions injustes et hostiles auxquelles il va si souvent se heurter!

HOMMAGE AUX MISSIONNAIRES. — “ Le Dieu

qui donne à l'Eglise une vitalité si grande dans les pays civilisés, où elle est établie depuis de longs siècles déjà, veut bien nous consoler par d'autres espérances encore. Ces espérances, c'est au zèle des missionnaires que nous les devons. Sans se laisser décourager par les périls qu'ils courent, par les privations qu'ils endurent et par les sacrifices de tout genre qu'ils doivent s'imposer, ils se multiplient et conquièrent à l'Evangile et à la civilisation des pays entiers. Rien ne peut abattre leur constance, quoique, à l'exemple du divin Maître, ils ne recueillent souvent que des accusations et des calomnies pour prix de leurs infatigables travaux."

SEMINAIRE DES TROIS-RIVIERES. — Sous un soleil splendide qui mettait sur toutes choses une lumière de joie et de vie, en présence de milliers de citoyens, anciens élèves et amis de l'institution et d'un nombreux clergé, Mgr Cloutier a béni dimanche, le 20 avril, la pierre angulaire de la nouvelle chapelle du Séminaire des Trois-Rivières. La cérémonie a été imposante, et elle marque une date dans l'histoire du Séminaire.

La nouvelle chapelle dont l'extérieur sera terminé à l'automne mesure environ 175 pieds par 50. Elle sera très jolie, en pierre. Elle s'élève tout à côté du collège actuel. Elle devra coûter près de \$50,000.

La fête a eu lieu à quatre heures. Il y a eu chant et musique par les élèves. La cérémonie liturgique a été présidée par Mgr Cloutier, ancien élève du Séminaire, assisté du supérieur de la maison, Mgr Richard, — le "Père" Richard est au séminaire depuis sa fondation en 1860 et a eu Mgr Cloutier pour élève, — et de M. l'abbé Alexandre Moreau.

Mgr Cloutier a prononcé une vibrante allocution. Il avait pour texte: "Laetatus sum." Il a dit la joie du séminaire et de la ville et montre la nécessité de la nouvelle construction. Il a fait à grands traits l'histoire du séminaire, raconté les débuts difficiles, les développements laborieux, exposé la situation, le progrès actuel. Il a montré l'œuvre de la maison dans la vie nationale, le succès de ses 2,500 élèves et la place qu'ils tiennent dans le clergé, les professions libérales, l'enseignement, l'agriculture, le commerce, les industries, etc. Il a dit aussi ses motifs d'espérance et a fait un chaleureux appel à l'encouragement et à la sympathie du public.

La chapelle est construite avec l'aide d'amis et des anciens. Le Séminaire a déjà reçu des dons généreux, mais il compte encore beaucoup sur la sympathies de ses amis et de ses élèves.

Dans la pierre angulaire qui porte une croix, les initiales entrelacées de la devise du Séminaire : Religion et Patrie, on a déposé de nombreux souvenirs de l'année présente.

MISSIONS DE L'OUEST.—Mgr Freynat O. M. I. a été dernièrement consacré comme vicaire apostolique du Mackenzie.

Mgr Grouard a été l'évêque consécrateur et il était assisté de NN. SS. Clut et Pascal. Le sermon de circonstance a été prononcé par le Révd Père Drummond, S. J., du diocèse de St-Boniface. Cete cérémonie religieuse avait attiré de grandes foules et a été l'occasion de grandes réjouissances, dans l'Ouest.

Mgr Freynat est sur le point de partir pour Dawson, il va visiter cctte partie de son diocèse, en passant par Vancouver.

Les dernières nouvelles concernant la santé de Mgr Grandin sont un peu plus encourageantes. On ne cesse pas d'espérer que le vénérable prélat sera encore conservé à l'affection de son cher peuple de St-Albert.

Le Révd Père Gendreau, missionnaire depuis quelques années à Dawson, revient, après avoir pris part aux fêtes de St-Albert, au milieu de ses frères les Oblats de la province de Québec.

SŒURS GRISES A ALBANY, BAIE D'HUDSON.—Le Révd Père Fafard, O. M. I., qui depuis dix ans, est chargé de la mission de la Baie d'Hudson, dans le diocèse de Pembroke, après avoir passé l'hiver parmi nous et avoir reçu bon nombre d'aumônes en faveur de sa mission, se prépare à retourner à Albany, Baie d'Hudson, durant le mois de mai. Ce missionnaire part heureux puisqu'il va amener avec lui un nouveau compagnon, le jeune Père Lacombe, O. M. I., neveu du vénérable P. Lacombe, si bien connu. Il amènera aussi trois Sœurs Grises d'Ottawa, qui vont ouvrir un orphelinat et une école dans ces contrées si éloignées, vaste champ ouvert à leur dévouement et à leur abnégation.

Lettre Pastorale de Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface.

Peronne n'ignore les conditions pénibles dans lesquelles se trouvent les Catholiques du Manitoba, par suite de lois injustes qui enlèvent aux parents le contrôle de l'éducation de leurs enfants à l'école.

Dans une lettre pastorale du 9 mars dernier, Mgr Langevin trace aux Catholiques la ligne de conduite qu'ils doivent suivre pour sauvegarder la foi de leurs enfants.

(a) *Devoirs des Catholiques en général*

Les nouveaux colons catholiques doivent s'efforcer de former des arrondissements scolaires partout où leur nombre le leur permet. Ils doivent bâtir et meubler convenablement de bonnes maisons d'école. Nous les exhortons aussi à user de leurs droits de citoyens pour élire des catholiques bien disposés comme commissaires d'écoles.

(b) — *Devoirs des parents*

Les "parents" doivent envoyer régulièrement leurs enfants aux écoles catholiques, c'est-à-dire à celles que nous continuons de considérer comme telles en pratique, bien que nous n'en soyons plus les maîtres. Si les parents ont des raisons graves de placer leurs enfants dans d'autres écoles, ils doivent exposer ces raisons à l'autorité ecclésiastique.

Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants apprennent leur catéchisme, et cela autant que possible, dans leur langue maternelle, puisque c'est un moyen puissant et efficace de conserver la foi.

(c) — *Devoirs des maîtres et maîtresses*

Les maîtres et maîtresses sont tenus "en conscience", d'enseigner la lettre du catéchisme, à 3½ heures. Jamais le catéchisme n'a été si peu appris! Que les maîtres et maîtresses profitent de toutes les occasions qui leur sont offertes, et même qu'ils en fassent naître, au besoin, pour enseigner aux enfants la vraie vertu, leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers eux-mêmes. C'est aussi leur devoir de faire la prière avant et après les classes et d'enseigner des cantiques pieux et des chants patriotiques durant l'exercice du chant.

(d) — *Devoirs des Commissaires d'Écoles*

Les commissaires d'écoles doivent se rappeler qu'ils ne cessent pas d'être catholiques et soumis à l'Église, parce qu'ils sont devenus officiers civils. Ils représentent les parents et les tuteurs catholiques. Aussi, leur devoir est de favoriser l'enseignement religieux. C'est pour eux un devoir de cons-

ciencie de s'entendre avec leur curé ou leur missionnaire pour engager des maîtres et des maîtresses catholiques, et ils doivent les engager à enseigner la "lettre du cathéchisme", au moins aux heures prescrites par la loi.

Le Scapulaire.

C'était l'an dernier. Par un soir pluvieux du printemps, un brave homme entre tout à coup au presbytère où je me trouvais et il dit à brûle pourpoint : M. le Curé, un catholique vient de mourir à l'hôpital protestant. Mon Dieu ! sans les secours de notre religion, sans sacrements ! Il est de tristes heures dans l'existence du pasteur.

Comment se fait-il donc que ce malheureux soit mort sans même que j'aie été averti de sa maladie ? Le brave homme à demi suffoqué reprend : C'est une mort presque subite : quelques heures seulement à l'hôpital. Quand la nurse (garde-malade protestante) vit le danger imminent qui menaçait ce nouvel arrivé, ce dernier n'avait plus l'usage de ses sens. Une sueur froide coulait sur son front et la pâleur de la mort l'envahissait déjà. Elle pensa à Dieu et à la religion : en face de la mort toute âme se tourne du côté de l'éternité. Comment découvrir à quelle religion appartenait le moribond ? Plus d'un catholique avait rendu le dernier soupir en sa présence et elle connaissait la coutume que nous avons de porter ce qu'elle ne savait nommer et qui n'est rien autre chose que le scapulaire. Elle ouvre la chemise du malheureux : rien, ce signe du catholique n'y est pas. Voilà pourquoi le prêtre ne fut pas à son chevet. Partir ainsi pour l'éternité ! Sans doute, autrefois, au beau jour de sa première communion, comme vous, chers lecteurs, cet homme avait reçu pieusement cette livrée de la Ste Vierge et il avait juré à son vieux curé de la porter toujours, jusqu'à la mort. Il fut infidèle à cette promesse sacrée et Marie ne conduisit pas son prêtre auprès de celui qui l'avait cruellement abandonnée.

La morale à tirer de ce fait est naturellement celle-ci :

Soyez attentifs à être reçus du St-Scapulaire et à ne jamais vous en dépouiller.

Soyez revêtus de ce saint habit jusqu'au dernier moment et ne l'enlevez jamais pour aucune considération.

J. A. D., O. M. I.

Elle avait seize ans.

Elle avait 16 ans. Elle venait de sortir de cette atmosphère tiède et pâle du pensionnat et se trouvait soudain transportée sous le ciel étincelant et radieux du monde. Elle n'avait goûté jusqu'alors que ces joies mesurées et ces plaisirs méthodiques, seuls admis entre les murs d'un cloître, et elle entrevoyait dans un lointain plein de fascinations souriantes, cette grande tentatrice que l'on appelle la vie mondaine. Elle l'entendait parler bas à son oreille et lui dire, dans un langage charmant, d'ineffables promesses et, tandis qu'elle écoutait, passaient devant ses yeux des miroitements de soie et de velours : des parures glissaient en lui jetant des éclairs, elle voyait des fleurs embaumées dans ses cheveux et sur sa poitrine, il y avait des parfums suaves dans l'air qu'elle respirait, des voix insinuantes lui chantaient des paroles pleines de vagues tendresses.

Tout le tourbillon de ces choses vaines, qui enivrent si puissamment le cœur d'une jeune fille, valsait devant elle, dans une lumière rosée comme la lumière d'un printemps. Et elle souriait à enchantement. Oh ! que cette vie était belle qui s'entr'ouvrait devant ses pas, et comme elle allait y marcher joyeuse !

Un jour, dans son âme, il se fit un grand silence... Viens, ma fille ! lui dit une voix nouvelle douce aussi et tendre mais austère et froide... et elle partit.

La voici. Que sont devenus le satin et le velours de la jeune cheur de son visage, avec cet innocent sourire où se dessinent des bontés infinies avec ce regard candide et brillant où se baigne son âme ardente.

La voici. Que sont devenus le satin et le velour de la jeune fille ? Je ne vois plus que les plis d'une pauvre robe noire. Où sont les brillants et l'or de sa parure ? Il y a sur sa poitrine un petit crucifix de cuivre. Où sont les fleurs de ses cheveux ? Un bandeau blanc serre son front et se replie sur ses joues. Sa mère ? Un jour, elle lui a dit adieu, dans des flots de larmes : longtemps elles se sont enlacées ; ne sachant détacher ni leurs bras ni leurs cœurs, pas un mot ne sortait de leurs poitrines, où des sanglots se brisaient, puis en un instant où Dieu rassembra pour elle toutes les douleurs du martyr, elle s'est redressée, et repoussant doucement loin d'elle sa mère, elle est partie !

Le rosier fleuri de Lourdes.

Tant de personnes aiment Notre-Dame de Lourdes, qu'on s'est intéressé vivement à l'humble nouvelle que nous avons rapportée l'autre jour : l'églantier de la Grotte fleuri le 11 février. De divers côtés on nous a demandé des détails. Nous reproduisons donc le texte du *Journal de la Grotte* :

“ Depuis le 2 février, nous avons pu et nous pouvons encore dire avec le poète :

Il a fleuri, le rosier solitaire,
L'humble rosier où ton pied s'appuya...

et les touristes et les pèlerins qui accourent à la Grotte ne cessent d'admirer sa fleur fraîche et vermeille. Bien des personnes ont crié au prodige. Avaient-elles raison de le faire? Nous n'avons pas à décider. Nous nous contenterons de dire que ce qui n'a jamais eu lieu au cours des années passées, bien plus favorisées par la clémence du temps que les mois derniers, s'est produit, non seulement en une année où le froid a été d'une exceptionnelle rigueur, mais au moment même de la recrudescence de la mauvaise saison, aux premiers jours de février, alors qu'une neige abondante, comme nous n'en avons pas vu depuis plusieurs hivers, couvrait tout de son épais et blanc manteau.

“ Encore une fois, nous ne crions pas au miracle ; et cependant, nous demandons qu'il nous soit permis de voir dans la floraison du rosier de la Grotte un heureux présage pour le peuple chrétien ; un nouveau sourire de satisfaction de la Vierge Immaculée à l'évêque de Tarbes, organisateur des fêtes de la solennelle consécration de l'église du Très-Saint-Rosaire, complément nécessaire de la chapelle demandée par elle au cours de ses apparitions : un gage, enfin, de bénédictions pour le *Pape du Rosaire*, qui vient d'inaugurer la vingt-cinquième année de son pontificat. ”

— Dimanche, le 13 avril, le R. P. Lacombe a donné le sermon à la Basilique de Québec et a fait un chaleureux appel en faveur de ses missions du Nord-Ouest. Certes, la parole du vieux missionnaire ne brille pas beaucoup par les charmes de la diction, ni par la grâce des tournures, ni par l'élégance de

la phrase ; mais quelle éloquence vraie dans cette simplicité ! et que les cœurs étaient remués, à entendre ce vénérable apôtre, brisé par un demi-siècle de privations et de travaux, implorer la charité des pieux fidèles dans l'intérêt des âmes de là-bas qu'il faut assurer à N.-S. Jésus-Christ ! Une collecte très abondante, telle a été la réponse de l'auditoire ému des accents de ce vétéran de l'apostolat. *La Semaine Religieuse* de Québec.

Prières et Actions de grâces.

Sous ce titre, nous voudrions faire part à nos abonnés des faveurs qu'on sollicite de la maternelle bonté de la Reine du T. S. Rosaire, comme nous voudrions aussi raconter les bienfaits reçus soit au pèlerinage, soit au sein de la famille, par la récitation du chapelet ou par d'autres pratiques de piété en l'honneur de la Vierge Marie. Les lettres qu'on nous adressera seront publiées en partie et nous savons combien nos lecteurs s'y intéresseront et en seront églifiés.

Boîte aux Lettres des enfants.

Nos chers petits lecteurs et lectrices nous écriront pour nous dire quelle pratique de piété leur a inspiré le désir de plaire à leur bonne Mère du ciel. Comment ils s'appliquent à faire la joie de leurs parents. Quelques-uns se préparent à la première communion, d'autres à passer leurs examens de fin d'année, d'autres enfin à décider leur vocation ; n'ont-ils pas tous besoins de l'assistance de Notre-Dame du T. S. Rosaire ? Écrivez-nous, jeunes abonnés, peut-être que vous pourrez lire vos lettres dans les *Annales* ou, au moins, une réponse. Avez-vous lu l'histoire de Ste Solange ?

Les abonnés des *Annales* participent aux prières qui se font tous les jours dans le sanctuaire. Deux messes seront dites chaque semaine à leur intention, pour les vivants et les morts.

Pour avoir part à ces faveurs, il faut être inscrit sur notre liste d'abonnés.